

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 9 AOÛT 1937
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
REUNIES

et de leurs GROUPES RÉGIONAUX : ROANNE, BOURGOIN, VALENCE, etc.

Secrétaire général : M. J. FIASSON, 48, rue Tête-d'Or, Lyon 6^e.
Trésorier : M. A. PONCHON, 30, rue Malesherbes, Lyon 6^e.

SIÈGE SOCIAL A LYON : 33, rue Bossuet, 6^{me} (Immeuble Municipal)

ABONNEMENT ANNUEL C. C. P. Lyon 101-98	France et Colonies Françaises	400 francs
		Etranger

PARTIE ADMINISTRATIVE

AVIS DU TRÉSORIER

Nous ne sommes pas subventionnés. Notre Société ne peut donc vivre et durer, en toute indépendance, qu'en raison de la fidélité de ses membres. Il est du devoir de chacun d'eux de faciliter la tâche de nos administrateurs bénévoles en nous adressant spontanément la cotisation de 1950, dès que possible (C. C. postal Lyon 101-98).

COMPTE-RENDU MORAL DU PRÉSIDENT POUR 1949

par A. POUCHET.

MES CHERS COLLÈGUES,

Arrivé au terme de mon mandat, j'aimerais jeter un rapide coup d'œil sur l'année écoulée

Le principal événement pour nous en fut, sans aucun doute, notre Exposition d'Histoire naturelle générale, en juin. Très bien présentée dans un cadre agréable, elle fut une réussite parfaite, attira un nombreux public et nous valut de chaudes félicitations.

Les manifestations se suivent, mais, hélas, ne se ressemblent pas toujours : notre Exposition automnale de Champignons fut, elle, terriblement appauvrie par une sécheresse extraordinaire qui demeurera comme exceptionnelle dans les annales de la météorologie.

Nos Sections ont connu leur activité habituelle. Signalons notre Office public de détermination mycologique et le Cours de mycologie, ce dernier dû à M. LACAZE.

Notre Bibliothèque s'est enrichie de plus d'un millier de volumes ou brochures venus des quatre coins du monde où notre Société est bien connue. Plusieurs centaines de prêts ont été faits à nos membres, sans compter les consultations à notre siège.

Le règlement de la succession du D^r RIEL, qui comporta bien des péripéties,

René MAIRE

(20-5-1878 — 24-11-1949)



La mycologie et la phanérogamie viennent de perdre un de leurs plus grands maîtres : René MAIRE nous a quittés.

Ceux qui, en septembre 1947, au Congrès mycologique de Lyon, l'avaient vu si plein de santé et de bonne humeur, ne se doutaient pas que, peu après, le 4 février 1948, une hémorragie cérébrale l'abattrait sur sa table de travail. Lui seul, sans doute, s'y attendait un peu. Il avait eu, en effet, un léger trouble psychique avertisseur de quelques minutes, précisément pendant l'une des excursions de ce Congrès et, remontant en car, il avait confié à un de ses amis assis à côté de lui : « Je sais désormais comment je finirai ».

Il se remit, mais mal. S'il avait promptement recouvré son intégrité intellectuelle, il était demeuré physiquement bien diminué et dut, dès lors, réduire dans une très large mesure son activité scientifique.

Il supporta cette épreuve avec une patience qui, je l'avoue, m'émerveilla quand, en août puis en septembre derniers, j'eus la joie de l'avoir quelques jours auprès de moi, à l'aller et au retour d'un long voyage qu'il avait voulu faire à toute force, malgré son état, afin de respirer une fois encore l'air de sa Lorraine natale. A peine, de ci, de là, un mot pour constater qu'il n'était plus ce qu'il avait été, mais point trop de rébellion contre un sort qu'il acceptait. « Je dois maintenant envisager ma mort », me dit-il avec simplicité. Cette attitude d'esprit lui permit de conserver jusqu'au bout son goût pour la science. Peu de jours avant sa fin, il m'écrivait encore une lettre d'une pauvre écriture crispée, presque illisible, mais d'une pensée parfaitement ferme, à propos d'un *Sedum* inconnu qu'il avait tenu à emporter de chez moi en septembre et à faire mettre en terre dès son retour à Alger, afin de le voir fleurir et de le déterminer ! Aux portes de la mort — et le sachant — il était donc demeuré le naturaliste qu'il fut toute sa vie.

Le nom de René MAIRE restera comme un de ces hauts jalons qui marquent la route d'une science. Et c'est ici à la mycologie que je songe. Certes, les phanérogamistes semblent pouvoir le revendiquer tout autant que les mycologues. Ses publications sur les plantes à fleur sont plus nombreuses et plus volumineuses que celles concernant les champignons (tout ensemble, 445). Je crois pourtant que c'est son œuvre mycologique qui aura eu la plus grande portée. Dans celle-ci, en effet, il ne s'est pas limité à l'étude de problèmes particuliers ; il atteignit, au contraire, au général dans plusieurs de ses travaux en exposant

aux mycologues la nécessité de nouvelles méthodes de travail et en les leur indiquant ¹. Il sut montrer que la mycologie ne pouvait plus se borner à être un agréable passe-temps, mais qu'elle devait être abordée avec tout l'appareil de la rigueur scientifique et de la technique moderne — si, du moins, elle voulait progresser. On peut dire que si la mycologie est devenue une science, c'est en grande partie à René MAIRE qu'elle le doit et c'est pour cela que je veux voir en lui surtout un mycologue.

Néanmoins, il faut reconnaître que, depuis 1911, date à laquelle lui fut confiée la chaire de Botanique d'Alger, il délaissa progressivement les champignons, séduisit qu'il fut par la flore phanérogame nord-africaine, encore bien mal connue. A partir de ce moment, il équilibra sa vie, une vie dont il exclut et chassa à peu près tout ce qui n'était pas le travail, selon une formule tripartite, donnant une portion de son temps à l'enseignement, une autre aux voyages d'explorations en Afrique septentrionale, qu'il multiplia dans toutes les directions et dans des régions où les derniers coups de feu venaient à peine de s'éteindre; une autre, enfin, au travail sédentaire, travail de laboratoire, de bibliothèque et de rédaction.

Il entreprit une œuvre immense, restée inachevée, comme sont condamnées à le demeurer ces entreprises monumentales, excédant les forces humaines : une flore de l'Afrique du Nord. Indiquons pour ceux qui aiment dates et précisions qu'il prit la plume pour tracer la première phrase de ce grand œuvre le 28 décembre 1940 : « Je me suis attaqué à la rédaction définitive de la flore de l'Afrique du Nord : Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Cyrénaïque et Sahara, depuis le Cap Blanc jusqu'à la frontière lybico-égyptienne-soudanaise, en passant au Nord de l'Adrar des Ifoghas, de l'Air et du Tibesti. J'ai commencé le 28 décembre ». (*in litt.*, 3-2-1941). « Il me faut encore cinq ans pour terminer », disait-il peu avant d'être frappé. La grande interromptrice, hélas, ne les lui accorda pas. Une partie importante de ce travail, la moitié environ, est heureusement toute prête et verra donc le jour. « Nous en sommes à 8.000 pages dactylographiées » m'écrivait-il le 20 avril 1946.

Indépendamment de ses explorations en terre africaine, il avait étudié les champignons et les spermaphytes d'Espagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Suède, de Grèce, d'Asie mineure, etc... Ces voyages lui conférèrent une expérience géographique exceptionnelle et donnèrent lieu à de nombreuses publications, presque toutes consacrées à la spécification, car il fut essentiellement un spécificateur, beaucoup par goût, du fait aussi de deux accidents dont l'un le priva de la vision binoculaire et dont l'autre faillit compromettre sa vue plus gravement encore, ce qui l'amena à abandonner la cytologie. Dans tous ces travaux, on retrouve les mêmes caractéristiques : information vaste, solide bon sens, vues claires se défiant des détours.

La place me manque pour énumérer les diverses fonctions qu'il occupa, tant métropolitaines qu'aigéroises ou algériennes. Elles furent importantes et multiples, comme aussi les distinctions dont il fut comblé par de nombreux pays. Je rappellerai seulement qu'en 1946, il fut élu membre de l'Académie des Sciences.

Outre des connaissances scientifiques étendues et bien classées dans une mémoire remarquablement ordonnée, nullement restreintes d'ailleurs à l'Histoire naturelle (il était par exemple, docteur en médecine), il possédait l'ample culture générale de l'homme de bonne compagnie, mais il ne la montrait guère, volontairement polarisé qu'il s'était dans les travaux de botanique. Je me souviens pourtant d'un jour, dans sa demeure lorraine, dans ce Fréhaut auquel il était tellement attaché et qui fut si largement ouvert aux naturalistes, où il nous récita de mémoire, dans la langue latine, bien entendu, et en riant de bon cœur, toute une suite d'épigrammes de MARTIAL.

Ennemi de la solennité pédante, ce rude travailleur, si dur à l'ouvrage, savait en effet la valeur de détente d'une brève anecdote, ne dédaignait pas les bons mots... ni même les jeux de mots. Mais ces instants de récréation duraient peu : la besogne était là.

Sa remarquable égalité d'humeur s'explique sans doute par le privilège qu'il avait de voir surtout le bon côté de la vie et des hommes ; il ne se sentait de griefs

1. Spécialement dans : Recherches cytologiques et taxonomiques sur les Basidiomycètes. Thèse de doctorat, 1902 ; et : Les bases de la classification dans le genre *Russula*, 1910.

ni contre elle, ni contre eux. D'elle et d'eux il était satisfait. Il avait donc ce qu'on appelle un heureux caractère, ce qui aboutit à avoir le caractère d'un homme heureux. Heureux, il le fut, j'en suis persuadé, malgré les traverses de l'existence qui ne lui furent, certes, pas plus épargnées qu'à d'autres et le frappèrent à plusieurs reprises dans ses affections familiales. Mais il savait accueillir l'adversité. Puis, la science, quand on l'aime comme il l'aima, est un merveilleux bouclier.

Sa simplicité, sa bonhomie, jointes à l'incapacité d'être malveillant ou caustique, à un désintéret complet pour les petites méchancetés, jointes encore à un cœur excellent et même à une sensibilité qui, pour ne pas se montrer en permanence à fleur de peau, n'en était pas moins très certaine, toutes ces qualités, dis-je, lui valurent bien des sympathies qui se manifestèrent en particulier, en même temps que l'estime pour le savant, lorsque, au banquet de clôture du Congrès de Lyon et sur la proposition de notre collègue IMLER, les assistants se levèrent ensemble et l'acclamèrent en chœur.

Veillent bien tous les siens accepter les condoléances de notre Société à laquelle il appartenait depuis trente années et trouver ici l'hommage de notre peine.

M. JOSSERAND.

PARTIE SCIENTIFIQUE

RECHERCHES SUR LE MESO-NEOLITHIQUE BELGO-HOLLANDAIS (Les débuts de l'agriculture en Belgique)

par J. CORBEL.

Dans deux notes ¹ j'avais signalé la parenté des civilisations danoise d'Ertböll et française de Campigny. J'avais montré l'existence d'une migration dirigée du Danemark vers la France ; ces peuples ignoraient l'agriculture au Danemark et la connaissaient en France ; ils l'avaient appris, indiquais-je, en Belgique, au contact avec les civilisations du loess (Omali). Les présentes recherches, effectuées durant deux ans en Belgique, Hollande (Limbourg) et Angleterre (très rapides dans ce pays) ont eu pour but de préciser les stades de passages. Voici les principaux résultats obtenus.

I. — LIMBOURG : territoire partagé entre la Belgique et la Hollande. La région particulièrement riche en station-ateliers « campignyens » s'étend de Visé à Maestricht.

S'Gravenvoeren : de nombreux petits gisements à proximité des affleurements de silex. J'ai trouvé deux morceaux de poterie dans le Voeren. Le gisement le plus intéressant fut celui de « Rullen ». On trouve là toute une série de gros tas de silex, vaguement pyramidaux, presque tous ces silex portent des bulbes de percussion, 50 % d'entre eux ont subi un début de taille très net ou sont des outils brisés. On est visiblement là en présence des déchets d'un atelier de taille accumulés à la manière de certains kjökenmöddinger danois. Parmi les outils figurent un certain nombre de belles haches de silex, rectangulaires à allure très scandinave ; on trouve quelques vagues tranchets, des quartiers d'orange très nets et j'ai eu le plaisir de sortir un très gros pic en silex blond (venu de la Meuse ? ce n'est pas du silex de

1. J. CORBEL, B. S. P. F., mars-avril 1949. — Bull. Soc. Linn. Lyon, nov. 1948.